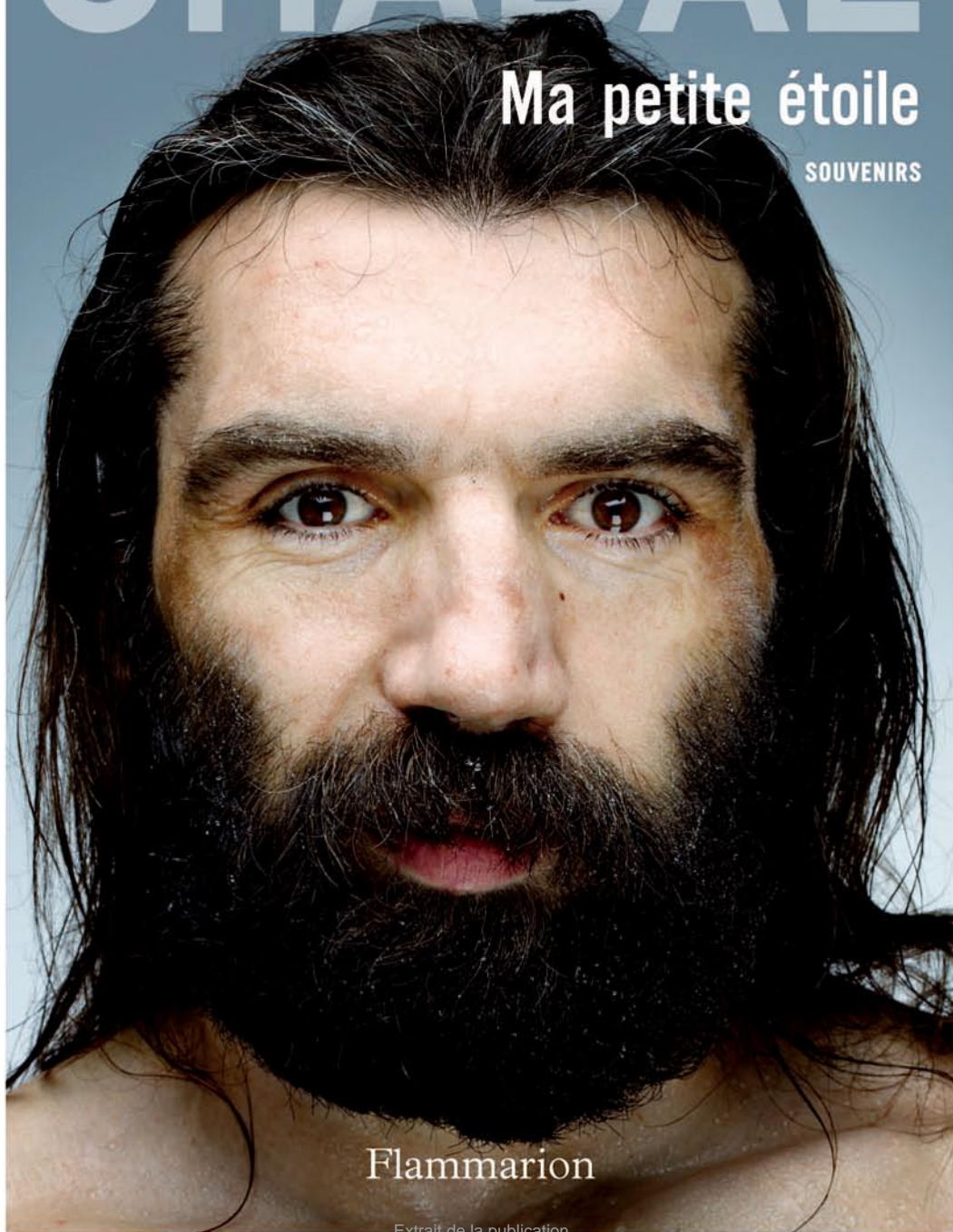


SÉBASTIEN CHABAL

Ma petite étoile

SOUVENIRS



Flammarion

Extrait de la publication

SÉBASTIEN CHABAL

Ma petite étoile

À trente-trois ans, Sébastien Chabal est le rugbyman le plus célèbre de France. Mais qui le connaît vraiment ? À quoi ressemble l'homme qui se cache derrière le mythe façonné par les médias et la publicité ?

Ma petite étoile, c'est l'histoire d'un ouvrier venu au rugby par hasard. Celle d'un jeune homme qui va peu à peu s'imposer et dont les valeurs familiales – générosité, simplicité, honnêteté – se confondent avec celles de ce sport. Sébastien Chabal raconte ses années à l'usine, ses bêtises de jeunesse, ses virées sur les routes ardéchoises dans le camion de son grand-père, mais aussi sa vie d'homme, de mari amoureux et de père de famille comblé. Il revient sur son parcours en club et en équipe de France, n'hésitant pas, au passage, à donner son avis sur le rugby d'aujourd'hui.

Ma petite étoile révèle un Sébastien Chabal inattendu, tour à tour drôle et sensible, timide et amoureux, à des années-lumière de son image d'icône intouchable. Ce livre ressemble à son auteur : pudique et généreux, simple et optimiste, ponctué de ses éclats de rire contagieux. Un homme bien dans sa peau et bien dans sa vie qui, à travers ce recueil de souvenirs, rend au rugby tout ce que le rugby lui a apporté.

Pour la première fois, le rugbyman préféré des Français se livre dans une autobiographie qui retrace sa trajectoire hors du commun.

Flammarion

Extrait de la publication

Ma petite étoile

Sébastien Chabal

Avec la collaboration de Christophe Quillien

Ma petite étoile

Flammarion

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-4148-0

Pour moi, le bonheur, c'est d'abord d'être bien.

Françoise Sagan

Prologue

Je ne suis pas un rugbyman.

Je sais, cette phrase a de quoi surprendre. J'imagine d'ici votre tête... « *Il se moque de nous, Chabal?* » Pas du tout. Et je n'en changerai pas un mot. Ce n'est ni de la provocation, ni de l'humilité mal placée, ni de la fausse modestie. C'est ma vérité : je ne suis pas un rugbyman.

Le rugby est mon métier, bien sûr. Mais je ne me considère pas pour autant comme un *vrai* rugbyman. Je me vois plutôt comme un type égaré au pays d'Ovalie. Et je ne plaisante pas le moins du monde quand j'écris ces mots. Je suis le premier étonné par ce qu'il m'est arrivé. Je n'ai rien d'un joueur hors du commun. Je ne suis pas venu au monde avec des crampons aux pieds. Enfant, je ne me suis jamais endormi avec un ballon contre moi, comme le font parfois les gamins qui rêvent de me ressembler. Je n'ai jamais eu d'idole, ni dans le rugby ni ailleurs.

Ma petite étoile

Je possède quelques atouts pour ce sport, c'est évident. Il serait idiot de prétendre le contraire. Et sur un terrain, je ne me débrouille pas trop mal pour les exploiter. Et après ? D'un point de vue technique, je suis loin, très loin de la perfection. Je n'ai jamais eu le don. Je n'ai jamais fait preuve de la moindre facilité avec un ballon entre les mains. J'ai surtout travaillé, beaucoup travaillé. J'ai appris, petit à petit. J'ai souffert, aussi. Et j'ai fini par gommer une partie de mes lacunes. Assez, en tout cas, pour les dissimuler aux yeux de mes adversaires.

On dit parfois d'un joueur qu'il « sent » le rugby. Des exemples ? Frédéric Michalak « sent » le rugby. Dan Carter, l'ouvreur des All Blacks, aussi. Des gars qui respirent le jeu par tous les pores de leur peau, qui vivent pour le rugby et qui sont l'incarnation même de ce sport, on en croise tous les dimanches sur les terrains. C'est une question de passion. Une histoire d'amour entre eux et le ballon. Chez certains, le rugby est inné. Ils n'ont pas eu à se forcer pour en apprendre les codes et les gestes. Ils ont bossé, bien sûr, pour se hisser au plus haut niveau. Mais ils ont le rugby dans le sang – ou dans les gènes, si l'on préfère.

Pas moi. Je ne m'en vante pas, mais je ne le regrette pas non plus. C'est comme ça. Je suis comme je suis.

Certains journalistes ne se sont d'ailleurs jamais privés de me le dire. Ils l'ont assez répété à longueur d'articles. Ils ont tartiné des pages et des pages sur Chabal, le petit tourneur-fraiseur devenu par

Prologue

hasard – d’après eux – le rugbyman le plus populaire de France. Comme si cela les dérangeait. Comme s’ils étaient agacés par ma trajectoire sportive en zigzag. Comme si ma carrière n’était rien d’autre qu’une aventure inattendue, une divine surprise, presque un gag.

Aujourd’hui encore, ils prennent un malin plaisir à souligner mes faiblesses. Ils adorent appuyer là où ça fait mal. J’ai beau progresser, on dirait qu’ils s’en moquent. Tant pis. Je fais avec. Je les laisse raconter leurs histoires. S’ils vendent du papier, tant mieux pour eux.

Moi, je continue à bosser et je me tais. Je sais d’où je viens, je sais où je vais, je sais ce que je vauX. À mes yeux, c’est l’essentiel. Des rugbymen meilleurs que moi, je pourrais en citer des dizaines. Si je suis arrivé là où j’en suis aujourd’hui, c’est grâce à mon travail et à ma persévérance. Grâce aussi à tous ceux qui m’ont entouré, conseillé et aidé.

Et grâce à la chance.

Quand j’y repense, je me dis que j’ai eu une chance incroyable. Plus je me retourne sur mon parcours, plus j’en suis convaincu : je suis né sous une bonne étoile.

Une petite étoile en forme de ballon ovale...

1.

Un pour quinze, quinze pour un

Je suis dans le vestiaire, assis sur le banc, à ma place habituelle.

Dans quelques minutes, nous entrerons sur la pelouse.

Dans quelques minutes, le match livrera sa vérité. Nous serons confrontés à nous-mêmes autant qu'à l'adversaire du jour. Derniers instants de concentration, dernières vérifications, ultimes rituels de superstition. À chacun son truc. Certains joueurs ne peuvent pas s'empêcher de parler pour évacuer la tension et chasser le stress. Moi, je ne dis rien. Je suis dans le vestiaire mais je n'y suis pas vraiment. Je suis ailleurs, partout et nulle part à la fois, perdu dans mes pensées, plongé dans mes rêveries. Dehors, dans les tribunes, ils sont des milliers à nous attendre. Le brouhaha du public ressemble à un bourdonnement sourd qui ferait presque trembler le stade sur ses bases. Je sais qu'ils sont là mais je ne les entends pas.

Ma petite étoile

À vrai dire, je n'entends rien, rien d'autre que ce morceau de rap qui défile en boucle dans mon iPod. Tandis que le ronflement des basses me vrille le cerveau, mon rythme cardiaque s'accélère pour coller au tempo de la voix du chanteur qui scande sa frustration et crie sa colère dans mes oreilles. C'est une sensation étrange, comme si le temps s'était suspendu, comme si la vie s'était arrêtée, comme si j'étais enfermé dans une cellule intérieure qui m'isole de mes partenaires. Je laisse le son m'envahir pour mieux faire le vide dans ma tête. L'espace de quelques instants, pendant ces minutes cruciales qui précèdent l'entrée sur le terrain, le monde extérieur n'existe plus. Je suis seul, tout seul avec moi-même, ce qui est un paradoxe pour un joueur de rugby entouré de ses quatorze coéquipiers, serrés sur le banc les uns contre les autres, protégés comme dans un cocon par la chaleur du vestiaire. Nous sommes loin de tout, à l'abri des regards, des attentes et des pressions qui pèsent sur nous. Tous ensemble, tous solidaires, et pourtant tous isolés dans une bulle protectrice. Je sais qu'ils sont là mais je ne les regarde pas. Sur le papier, nous sommes quinze. Dans la réalité, chacun d'entre nous est seul.

Je suis serein. Je me sens bien, tout simplement. Je suis prêt : le match peut commencer.

*

Cette fois, l'heure est venue. J'appuie sur le bouton de mon iPod et, d'un seul coup, le type s'arrête de

chanter. Il n'a pas terminé mais cela n'a aucune importance. Je n'avais plus envie ni besoin de l'écouter. Au moment de m'engouffrer dans le couloir qui conduit à la pelouse, c'est mon corps que j'écoute. Je me masse une dernière fois les cuisses. Le match sera intense, il va falloir tout donner. Sans complexes, sans retenue et sans calculs, au risque de réveiller de vieilles douleurs que l'on croyait oubliées. Mais je ne pense pas à la douleur, jamais. Je ne pense pas à ce qui peut arriver sur le terrain, au mauvais coup ou à la blessure. Je n'ai pas peur au moment de me lancer dans la bataille – car le rugby est une bataille, même s'il n'est pas la guerre. Sinon, ce serait mission impossible. Il faut se jeter dans l'arène, la tête la première et le cœur en avant, en oubliant ses craintes et en laissant ses blocages au vestiaire.

À la seconde où je suis sur le point de pénétrer sur la pelouse, je me sens décontracté, comme si j'étais libéré d'un poids invisible et comme si rien ne pouvait m'arriver. Ce n'est pas du je-m'en-foutisme, cela n'a rien à voir avec de l'indifférence ou un manque de motivation. C'est ma manière à moi d'entrer dans le match.

À cet instant, je regarde mes coéquipiers dans les yeux. Nous ne parlons pas beaucoup. Je lâche deux ou trois mots, histoire de détendre un peu l'atmosphère. Mais nous connaissons notre rôle par cœur et chacun sait ce qu'il a à faire. Il règne une drôle d'ambiance dans le couloir. Seul le bruit des crampons qui frappent le sol vient rompre le silence.

Ma petite étoile

Pourtant, quinze types baraqués qui s'apprêtent à entrer en scène pour jeter toutes leurs forces dans le combat, à la manière des gladiateurs dans le cirque de Rome, cela devrait faire un sacré boucan... Je réajuste mon catogan, je prends une longue inspiration et je me lance. Dans une poignée de secondes, les choses sérieuses vont commencer.

*

Quand je pose le pied sur la pelouse, j'ai l'impression pendant quelques instants de perdre le contact avec la réalité, comme si je me retrouvais en plein tournage d'un film à grand spectacle, lâché au beau milieu du plateau, entouré de milliers de gens dont je découvre tout d'un coup l'existence. La transition est brutale entre le calme ouaté du vestiaire et cette fosse aux lions moderne qu'est un stade. Les hurlements du public, la lumière presque aveuglante des projecteurs, cette poussée d'adrénaline qui donne un coup de fouet aux muscles et envahit le cerveau... Il faut être solide pour ne pas chanceler, bien dans sa tête et bien dans son corps pour ne pas se laisser griser.

Ensuite, tout s'enchaîne très vite. Présentation des équipes, mise en place sur le terrain, et voilà le coup de sifflet de l'arbitre qui nous ramène à la réalité. Je fais abstraction du bruit de la foule qui nous arrive presque étouffé, et qui descend depuis les tribunes comme des vagues qui viennent rouler sur une plage. Je suis entré pour de bon dans mon

N° d'édition : L.01ELKN000294.N001
Dépôt légal : avril 2011